

Bruno PACCHIELE

Le Paria

ISBN : 979-10-359-2546-8

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Préface

En 1180 le domaine royal se restreint à l'Île de France et à l'Orléanais. Le Roy Louis VIII quadruple le territoire qu'on appelait autrefois le pays François. Disputant les Comtés qui appartenaient au Royaume d'Angleterre, le Roy de France regagne petit à petit ses Comtés, en soumettant les Comtes et les Barons.

Le Languedoc actuel était, pour une partie, sous la coupe du Roy d'Aragon, vassal du Roy de France et aussi du Comte de Toulouse, Raymond VI, qui restait le protecteur des Albigeois (le mot "cathares" n'apparaît que bien plus tard au milieu de XV^{ème} siècle). Une certaine population de ces gens vivant dans le Comté de Narbonne ainsi que dans les villes de Béziers et d'Albi et d'autres villes encore de moindres importances, adoptèrent à l'époque, cette forme de christianisme dissident.

Le pape innocent III, y voit immédiatement une perte de son autorité dans les régions où s'implante cette forme de chrétienté. L'église et les évêchés de France possédaient une grande fortune grâce à la levée des impôts. Paysans, vilains, cultivateurs, cabaretiers, chartons, almailiers devaient rendre une dîme de son salaire à l'Église. S'ajoutaient ensuite, les taxes et l'impôt seigneurial. Une nouvelle "religion" apparaissait, qui elle, ne demandait rien de tout cela. Beaucoup de petits Seigneurs locaux y adhèrent ainsi que les gens de leurs domaines.

Cette religion appelée "religion des Albigeois", relativement à la mission de saint Bernard dans la religion d'Albi. Son fondement, issu de Bulgarie (des Bogomiles) au 10^{ème} siècle, viendrait aussi des évangiles de saint Jean.

Les Albigeois contestaient le dogme et l'autorité de l'Église catholique. La doctrine manichéenne de cette nouvelle religion et son dualisme radical où s'opposait un dieu bon, vivant au ciel, et Satan sur Terre, dans le matérialisme. L'homme étant partagé entre son esprit créé par Dieu et son corps créé par le diable. Les adeptes de cette branche du christianisme ne craignaient point la mort, car la Terre était le royaume du mal.

Ce nouveau dogme s'implanta principalement en Italie du nord et en Languedoc, bien que l'on retrouve certains de ses disciples dans le Nord, en Rhénanie, et dans l'Est de la France, car le Comte de Champagne fit brûler 250 hommes et femmes convertis à cette dissidence.

Ils s'appelaient entre eux "bons chrétiens" et "amis de Dieu". Leurs diocèses implantés dans les villes d'Albi, Toulouse, Agen et Carcassonne, comptaient plus de 40.000 personnes. Leur hiérarchie était composée de "Parfaits" et de "Diacres", ensuite venaient les simples croyants.

Les "Parfaits" ne pouvaient tuer aucun être vivant et ne pouvaient donc, non plus, se défendre si on les attaquait. C'est pour cela que ce sont des Seigneurs locaux, essentiellement de religion chrétienne qui, informés des

exactions et abus des armées royales (de Louis VIII et Louis IX) composées de croisés venus de toute l'Europe, se sont impliqués dans ces batailles.

L'une des plus importantes bataille fût celle de Muret, près de Toulouse, ainsi que la prise de la ville de Béziers où l'on retient souvent cette phrase si célèbre : *"Tuez-les tous ! Dieu au ciel reconnaîtra les siens..."*

Les Seigneurs Raymond Roger de Trancavel et Raymond VI de Toulouse, furent les principaux acteurs du conflit, mais ne pouvant s'entendre contre les armées du Roy Louis VIII et ensuite de Louis IX (saint Louis), son fils, ils durent capituler devant un seigneur peu connu, Simon de Montfort, placé à la tête des croisés.

La chute du château de Montségur (1244), et par la suite ceux de Carcassonne, Anguilla, Peyrepertuse, Puilaurens, Quéribus et celui de Termes, mit un frein à l'hérésie.

Il y eut deux croisades contre les Albigeois : une du temps de Louis VIII qui mourut de dysenterie sur le chemin du retour, peut être empoisonné par Thibault, Comte de Champagne dit "le chansonnier", amoureux éconduit de la Reine Blanche de Castille ; l'autre, mise en place par Louis IX, son fils.

La religion albigeoise touchait toutes les couches de la société ; même les membres des familles languedociennes se partageaient entre ces deux dogmes de la foi. D'autre

part, à cause des dictats papaux contre les petits Seigneurs qui adhéraient à la foi des "bons chrétiens", ces derniers se retrouvaient excommuniés et chassés de leurs terres (les faydits). D'autres, simplement pour avoir déplu au pape, voyaient leur demeure confisquée et laissée à qui voulait bien la prendre.

Le tissu social qui entourait ces domaines se délitait à cause de ces nouveaux croisés du Nord, qui se retrouvaient Seigneurs de ces propriétés du jour au lendemain, mais incapables de comprendre l'occitan et d'appréhender les usages locaux, ou même de diriger ces domaines agricoles.

Ces désordres et l'incapacité de distinguer les "bons chrétiens" des autres habitants, amenèrent inexorablement le rejet d'un pouvoir royal, car ces croisés venus du Nord châtiaient sans distinction les fervents des deux religions.

A la mort de son père en 1226, Le Roy Louis IX est encore trop jeune pour régner ; il n'a que 12 ans quand il est sacré Roy du pays François. C'est sa mère qui dirigera le pays. La Reine Blanche de Castille détiendra ce pouvoir jusqu'en 1242. Dès son arrivée au pouvoir, elle est menacée par le Comte de Bretagne, allié d'Henri III Plantagenet et d'autres encore, car elle est de souche espagnole et aussi anglaise. La révolte des Barons se poursuivra jusqu'à la bataille de Taillebourg (1242) qui verra la répudiation du Comte de Bretagne pour infamie, et la fuite du roi d'Angleterre. Mais, le Roy Louis IX demeure toujours tributaire du bon vouloir de

ses vassaux, et de la mainmise de l'Église sur les affaires du Royaume.

Il sut tout de même profiter de la mésentente des seigneurs du Sud, face aux armées. En effet, grâce aux multiples excommunications du pape contre les Seigneurs locaux dévoués à la cause albigeoise, il put s'approprier les terres ainsi libérées, qu'il confia soit à ses frères, soit à des fidèles vassaux.

Selon les historiens actuels, une migration importante due à l'inquisition, aurait empêché un développement démographique harmonieux de la région languedocienne. La perte de propriétés familiales, laissées aux mains des croisés, étrangers au contexte local car souvent venus d'autres régions, aurait aussi contribué à une dislocation du tissu social. Le Languedoc souffrirait encore de cette situation.

Sachez encore que l'étoffe jaune portée par les juifs pendant la dernière guerre est à l'initiative de ce bon Roy Saint Louis...

*"Plus vous regarderez loin dans le passé,
plus vous verrez l'avenir".*

W. CHURCHILL

Oyez, Oyez...

Laissez-moi vous conter mon histoire...

Au pied des contreforts des Pyrénées, à la limite du Royaume d'Aragon, cette terre de Raymond VI de Toulouse, qu'est-elle donc devenue ?

Les bûchers fleurissent dans nos campagnes, on brûle des chrétiens, de "bons chrétiens" et de "bonnes chrétiennes". Et voilà que mon père et ma mère fuient dieu sait où. On nous poursuit, on nous chasse comme des bêtes. Que sommes-nous devenus, sans une parcelle de terre pour nous réfugier...

Ces hordes de croisés du Nord que l'on dit catholiques, qui nous lapident, nous brûlent, et tout cela avec la bénédiction de ce pape Innocent III, et de ces rois qui font porter l'étoffe jaune aux juifs, et qui se réjouissent de nous voir tous morts... des chrétiens comme eux.

Ainsi donc, voyez... Je m'appelle Alix de Caumont. Je suis né en l'an 1225, mon père Audoin de Caumont est devenu "faydit" (destitué de titre et sans terre) après la bataille de Muret en 1213. Suite au combat gagné par les Francs, on traqua tous les Chevaliers ayant pris part à cette bataille et on confisqua leur terres. Évidemment, le Chevalier Audoin de Caumont perdit son manoir situé à deux heures de cheval de Toulouse, pour avoir combattu avec les Albigeois, contre

les croisés venus du Nord du pays François. Il fût excommunié par le clergé séculier.

Mon père, bien qu'adhérent à la cause des "bons chrétiens" voulait surtout chasser toutes ces hordes de croisés et autres fanatiques Italiens et Polonais qui dépossédaient sans vergogne, avec la bénédiction du Pape Innocent III, les familles qu'ils appelaient les "hérétiques" de la terre de Raymond.

Fuyant Bernard de Caux, l'Inquisiteur qui n'avait de cesse de pourchasser les "bons chrétiens", le Chevalier Audoin de Caumont, mon père, n'ayant guère plus confiance en Raymond VI, qui préparait une entente avec le Roy de France, ne voulut prendre aucun risque. Ils partirent, ma mère et lui, se réfugier chez le Comte de Balby au château de Seix, aux confins des trois vallées dans le Comté de Couserans. Ma mère, Constance de Montbrun, possédait des terres vers Tourtouse (son père lui ayant légué le château du village) ; elle proposa de s'y installer.

- Il ne faut pas se fermer les yeux, lui dit-il. Les inquisiteurs savent tout sur nous... S'ils nous trouvent, nous passerons à la question (torture). Veux-tu être écartelée, voire brûlée ?

Les délations allaient bon train contre les Albigeois, et comme les inquisiteurs se rapprochaient de plus en plus du château de Seix, en 1224, un an avant ma naissance, mes parents décidèrent une nouvelle fois de s'en aller encore plus

loin, vers le château de La Garde qui surplombait la vallée de l'Oust.

Le château était situé en dessous de celui de Mirabat, dont le propriétaire était Roger I^{er}, Vicomte de Couserans, dont faisait partie Tourtouse, le château de ma mère, qui était cousine du Vicomte. Le même Vicomte avait confié le métayage des terres environnantes au Chevalier Audoin de Caumont, mon père.

Le château de La Garde était situé sur un à-pic rocheux qui dominait la vallée et le village de Seix, ainsi que toute la région. Entre les vallées d'Ustou et de Salat, le château était si haut perché que l'on pouvait vite donner l'alerte en cas d'approche des moines de l'Ordre des Mendians, qui faisaient la chasse aux hérétiques.

Contrairement aux pays des alentours, la région de Couserans comptait peu d'Albigéois, cela avait guidé le choix de mon père. Sûrement rassurée et réconfortée par ce lieu isolé, ma mère nous avait mis au monde, mon frère et moi, dans les années 1225 et 1226 avec une seule année d'intervalle entre nous.

Constance, nous raconta par la suite, leur fuite mouvementée avec mon père, et ce que faisaient les croisés aux gens comme nous, ceux qui croyaient que le diable était encore sur Terre et Dieu au ciel. Elle nous faisait porter la croix des Albigéois, mais nous devions aussi la cacher si nous croisions sur notre chemin des gens du village de Seix,

et surtout le curé, qui aurait pu nous dénoncer aux inquisiteurs.

Amaury mon frère, et moi, suivions les principes de la foi des "bons chrétiens" que nous enseignait notre mère, fervente pratiquante de la foi des Albigeois. Parfois, un "Parfait" venait nous rendre visite pour se réfugier ou pour prier avec nous.

Mon père, bien que portant la croix des Albigeois, réprimandait sans cesse ma mère pour qu'elle cesse de côtoyer les "bons hommes" et les "bonnes femmes", car disait-il : *"on n'est même pas certains que le Vicomte continuera à nous héberger dans un de ses châteaux, si on fréquente trop les membres de notre église, que l'on qualifie d'hérétiques"*.

Selon les dogmes de la "vraie foi", tout le monde devait travailler au château de La Garde. Mon père lui, s'occupait des champs de blé et d'orge, ainsi que des rares arpents de vigne, avec les autres hommes. Ma mère, avec les servantes, se tenait en permanence dans la cuisine pour préparer les plats de nourriture, car tout le monde mangeait ensemble sans distinction de lignage.

Mon frère et moi, déjà tout petits, nous gardions les chèvres, plus haut vers les cols de la montagne qui menaient vers le Royaume d'Aragon. Parfois en automne, quand les premières neiges nous surprenaient, nous dormions dans la bergerie.

Le lendemain, nous redescendions plus tôt, en pressant le pas avec le troupeau de chèvres, car il arrivait que des loups isolés rodent, en quête d'une proie facile.

Un matin d'octobre de l'an 1233, je devais avoir 8 ans, nous descendions, mon frère et moi avec nos chèvres, et en passant devant le château de Mirabat, (qui était placé plus haut que le nôtre) un homme nous héla en langue François (Français).

- Vous ! Les deux fils du Chevalier de Caumont, dites à votre père qu'il vienne ce soir. Nous avons à parler...

A la nuit tombée, quand mon père entra dans la salle du château, nous nous précipitâmes vers lui.

- Père ! Un homme d'en-haut vous demande expressément !

Incrédule, notre père fronça les sourcils et demanda de sa voix forte :

- Quel homme ?

Constance, notre mère, intervint à point nommé :

- Mon ami, c'est sûrement le vicomte Roger I^{er}, mon cousin, qui veut vous entretenir...

Sans répondre et promptement, mon père se saisit de sa veste et traversa en grandes enjambées la salle en direction de la grande porte, afin de rejoindre l'écurie où était sa jument pour prendre le sentier vers Mirabat.

Dans la grande salle de la forteresse, il y avait peu de meubles : une énorme table siégeait au centre, c'est là que l'on prenait nos repas ; un fauteuil à chaque extrémité, pour nos parents, et de chaque côté, des bancs où l'on s'asseyait, nous et les autres servants du château. Contre les murs ornementés de tentures, il y avait ces coffres où chacun mettait son écuelle et les gobelets en terre. Dans d'autres, était rangé le trousseau d'Constance, notre mère.

Le feu de la cheminée ne pouvait illuminer toute la salle, c'est pourquoi nous étions chargé, Amaury et moi, de fixer des torches aux murs quand il faisait trop sombre.

- Allez, vous autres ! Cria Constance en direction des hommes et des femmes qui attendaient debout, collés contre la cheminée, venez prendre la bonne soupe que l'on vous a préparée !

Les hommes et les femmes, tirèrent les bancs de la grande table et commencèrent à boire la soupe en silence. Quand ils mangeaient, ces gens parlaient peu.

- Amaury et vous aussi Alix, faites vos prières et rejoignez la table ! Sermonna notre mère.

Le lendemain matin, alors que nous nous préparions à partir avec nos chèvres, nous vîmes l'imposante ombre de notre père qui s'avancait vers nous. En général, cela ne présageait rien de bon... Penauds, on se demandait pourquoi notre père daignait nous parler devant tous les gens de la forteresse. D'habitude, il nous convoquait dans un réduit devant la poterne, pour nous punir des bêtises que l'on avait fait.

Malgré ces 50 ans, notre père restait svelte ; d'un bond il s'immobilisa, debout sur la margelle du puits, le visage profondément ridé et mangé par sa barbe, il agita les bras.

- Écoutez tous ! Cria-t-il aux servants et aux femmes. Vous aussi Amaury et Alix, approchez ! Hier soir le Vicomte m'a annoncé que notre langue natale ne devait plus être parlée ; c'est un ordre de Raymond VII et du légat du pape. Il faudra dorénavant parler le "Français", Ainsi, il en a été décidé. Maintenant, retournez tous au travail !

Les gens du château, mécontents, continuèrent à baragouiner dans notre langue. Mon père fit mine de ne pas les entendre. Secouant sa longue chevelure grise, il continua à s'approcher de nous en esquissant un rictus.

- Voyez où nous en sommes... Finit-il par nous dire sans se soucier de notre réaction...

Désabusé, il reprit :

- Vous êtes en retard pour les chèvres ! Avant de partir, vous nettoierez aussi la jument qui est crottée depuis ma dernière visite au château de Mirabat.

Le Chevalier Audoin de Caumont, notre père, fit signe aux hommes qui l'attendaient devant la herse du château, et tous prirent la direction de la vallée de Salat et du pont de Taule, vers la parcelle de vigne qu'ils allaient sûrement sarcler. Sa silhouette massive disparue à nos yeux quand nous pénétrâmes dans l'écurie.

La percheronne renâclait déjà en dressant ses oreilles. La jument ne supportait que notre père, son maître. D'ailleurs, nous avions échappé de nombreuses fois à ses ruades traîtresses et intempestives. Nous avions rapidement bâclé le débouillage des sabots de la bête. Au lieu de lui donner à boire et de l'essuyer avec des chiffons, pour se venger, nous lui jetâmes des seaux d'eau glacée, en se moquant des écarts qu'elle faisait.

C'est Amaury qui remarqua le premier, un trou, caché en partie par le foin entreposé au fond de l'écurie. La brèche n'était pas bien grande, juste de la grandeur d'un homme de taille normale, et difficilement visible.

Sans lampe, nous nous engouffrâmes malgré tout, dans le boyau. Courbés et à tâtons, nous subissions la pente du souterrain qui n'en finissait pas de s'accentuer vers le haut. Dans l'oppressante odeur de moisi et de poussière, nous étions réduits à gravir à quatre pattes le conduit, dans

l'obscurité totale. J'entendais le souffle court de mon frère qui me suivait, effrayé comme moi de ne plus voir la lumière du jour. Dans notre envie de poursuivre, nous avions aussi perdu la notion du temps.

Dans ce silence écrasant, nous finîmes par deviner une lueur... Un rai de lumière qui nous encouragea à forcer la cadence de nos maigres genoux sur le sol caillouteux. La sortie nous surprit, car nous déboulions par un trou qui donnait dans un espace qui avait dû servir de poulailler, considérant les plumes qui jonchaient le sol.

Déconcerté et méfiant, Amaury mit un doigt sur sa bouche, faisant signe de me taire. Allongeant son bras, il me montra du doigt le donjon qui surplombait la petite cour. Il avait reconnu les tours du château de Mirabat. Nous étions arrivés chez le Vicomte de Couserans ! Sans nous concerter, et avant de se faire prendre, nous bondîmes dans l'orifice de l'ancien poulailler et nous refîmes le chemin à l'envers, sans demander notre reste.

=== / ===

Dans la cour de la forteresse, le Chevalier Audoin de Caumont commença à nous enseigner, le maniement des armes et comment monter à cheval. Comme notre père approchait la jument de la margelle du puits pour que l'on puisse grimper plus facilement tous les deux sur le dos de la percheronne, nous lui fîmes remarquer que notre image

ressemblait à la tenture de la grande salle où l'on devinait deux hommes sur un même cheval.

Tout en tenant les rennes de la jument, il nous expliqua que c'était l'emblème de notre foi : *"Se contenter de peu, et vivre de ce que la terre vous donne"*. Voilà ce que vous devez appliquer dans votre vie de "bons chrétiens".

Notre père croyait en la foi des Albigeois, mais nous rappelait sans cesse, de ne pas oublier de dissimuler notre croix, car on apprenait que dans des villes comme Albi ou Agen, avait eu lieu de grandes batailles. Tous ceux de notre foi, et même les autres habitants des villages qui n'étaient pas de la même foi, guerroyaient contre ces croisés du Nord. Mais nous nous croyions à l'abri dans notre demeure.

Le château de La Garde n'était pas si étendu que cela, malgré l'impression d'une imposante forteresse, qu'il donnait de l'extérieur. Sa muraille courait tout autour du château et montait sur l'à-pic, pour redescendre le long de la petite rivière de l'Alet. Le soir, mon père et d'autres hommes s'arc-boutaient sur des manivelles pour faire descendre la herse qui condamnait l'entrée principale.

A la nuit venue, nous placions, mon frère et moi, des flambeaux pour éclairer la pièce principale, mon père s'installait ensuite devant la cheminée à côté de notre mère Constance, qui pliait le linge. Quand nous gravissions le grand escalier de pierre qui menait dans les étages où nous avions notre couchage, nous les entendions souvent se

disputer. Nous étions trop petits pour comprendre ce qu'ils disaient, mais nous devinions qu'entre eux, cela n'allait plus.

Lorsque les autres hommes et femmes avaient fini de souper, ils regagnaient leurs logis collés à l'intérieur de la muraille, et nous ne les voyions plus jusqu'au chant du coq.

Parfois, quand nos parents dormaient, Amaury et moi explorions le château. Nous nous approchions jamais du couloir qui jouxtait la grande salle, car c'était le domaine de la chambre de notre père.

Au-dessus de notre chambre, l'escalier montait toujours ; on trouvait des pièces vides, ou parfois remplies de céréales ou de meubles. Encore plus haut, on pouvait gravir une échelle de meunier pour se retrouver dans le donjon. En se penchant à travers une meurtrière, on pouvait apercevoir les toits des maisons de Seix et la route qui montait vers le château. De l'autre meurtrière, on devinait encore plus haut, le donjon de Mirabat ("qui regarde en bas", en occitan)

Dans les années qui suivirent, comme nous étions plus âgés, nous avons laissé à d'autres enfants plus jeunes que nous, le soin d'accompagner le troupeau de chèvres dans les champs, au-dessus de la vallée d'Ustou. Nous partions désormais dans les champs avec les hommes, pour faucher les blés ou l'orge.

C'est à cette époque que notre mère commença à changer de comportement.

Elle, qui était si douce et attentive à notre bien-être, devint froide et sévère, ne nous parlant plus que pour nous faire appliquer dans toute sa rigueur, la foi des "bons hommes". Son aspect nous paraissait différent, même son teint était devenu crayeux. L'aspect anguleux de son corps révélait une maigreur inattendue sous ses longues robes. Elle refusait maintenant elle aussi, de tuer tout animal vivant, car elle voulait devenir une "Parfaite".

Les hommes et les femmes servant au château, se plaignaient de ne manger que du grau et du poisson, alors que quelques temps auparavant, ils pouvaient avoir des échaudées et des saucisses bouillies. Cela entraînait des colères froides de notre père qui, lui aussi, était mécontent de n'avoir au retour du labeur, pour toute pitance que des céréales à longueur de temps.

Comme Bernard de Caux et Jean Saint Pierre accentuaient la chasse aux Albigeois, nous vîmes bientôt arriver au château, moult "bons chrétiens" qui fuyaient ces inquisiteurs. On les voyait ensuite repartir vers les cols de la montagne, pour se réfugier au Royaume d'Aragon. D'autres en revanche, s'installaient dans les pièces du haut pour prier et se réunir, au grand dam de notre père qui s'inquiétait que nous soyons un jour dénoncé par les habitants du village de Seix.

Pris entre sa foi et les terribles dangers qui pouvaient nous menacer, notre père fulminait contre Constance de Montbrun, son épouse :

- Regardez femme ! Vous nous faites prendre trop de risques, voulez-vous être soumise à la question et pire, brûlée vive sur un bûcher comme Dame Brune et ses servantes que vous avez jadis côtoyées ?! Et puis, ne pensez-vous pas à nos deux garçons ?

Constance, notre mère le regardait s'agiter d'un œil atone et, sans plus un mot, s'esquivait dans l'escalier pour rejoindre les autres "Parfaits".

Dans les mois et les années qui suivirent, et cela malgré les rumeurs de massacres que l'on entendait au loin, notre vie au château se complaisait dans une plate monotonie entre la traite des chèvres et le sarclage des vignes, vers le pont de Seix.

=== / ===

En l'an 1242, durant le mois de mai, de bon matin, alors qu'Amaury, moi et les hommes du château, nous nous apprêtâmes à aiguiser les faux, nous remarquâmes que le Chevalier de Caumont avait sorti et harnaché sa jument, et qu'il se dirigeait vers nous.

De son ton bourru, il nous interpella :

- Embrassez votre père !

Puis, en faisant un signe de la main, il enfourcha sa monture pour rejoindre deux cavaliers que nous n'avions pas encore

remarqués, sous la tour du porche. A peine avait-il disparu, que nous abandonnions allégrement l'aiguisage des faux, pour nous précipiter dans le boyau que nous avions découvert, et qui menait chez le Vicomte, à Mirabat. Armés de torches, nous explorions les petites cryptes qui jalonnaient ce souterrain.

Trois jours passèrent... Nous tirions l'eau du puits, quand soudain, nous perçûmes un brouhaha qui s'amplifiait devant la poterne du château. C'était les habitants de Seix qui se couvraient le visage, en pleurs, et qui tombaient tous à genoux d'effroi. Une servante de notre mère accourue aux nouvelles. Ayant pris source de tout cet émoi, elle repartit l'air réjouie et, en passant devant nous, se mit à rire en criant dans notre direction :

- Des hommes courageux ont occis des inquisiteurs en Avignon et près de Toulouse !

Puis, elle partit annoncer cette bonne nouvelle. Comme le brouhaha ne cessait point, nous vîmes bientôt apparaître sur les marches du perron de la demeure seigneuriale, notre mère Constance de Montbrun.

L'air sévère, elle releva certains hommes et femmes toujours à genoux :

- Allons ! De qui pouvez-vous avoir peur, vous qui n'êtes pas de notre foi !

Dans un silence implacable, nous crûmes reconnaître Maître Bertrand, le tisserand, quand il s'avança.

- Oh ! Gente Dame...

Il trifouilla son chapeau entre ses gros doigts et, tout en baissant les yeux en signe de respect, il continua :

- On peut se trouver fort aise, bien à l'abri à l'intérieur des murs de cette vaste forteresse...

Et il fit un tour d'horizon avec son bras.

- Hélas pour nous, nous sommes des gens d'en bas. Quand ces croisés du Nord viendront, ils ne feront aucune différence entre vous et nous. Ils nous massacreront tous !

La Châtelaine, notre mère, s'exclama, le regard fixe :

- Cela suffit ! Dans ce cas, courez sans attendre au château, on vous protégera.

Nous sentions les bonnes gens indécis et ils marmonnaient toujours sans être rassurés.

- Oyez, vous tous ! Mon époux le Chevalier de Caumont, vous dirait de faire cela ! Allez ! Maintenant rejoignez vos logis.

La troupe silencieuse des habitants reprit le sentier vers la vallée d'Oust. Des jours passèrent avant que l'on puisse ouïr le bruit des sabots de la percheronne sur le pavé de la cour de la forteresse. Le Chevalier de Caumont était de retour dans les murailles du château de La Garde.

Toujours à cheval, il fît tournoyer sa monture, et nous lança :

- Prévenez Dame Constance, votre mère, que je suis de retour, mais que je vais céans chez le Vicomte de Mirabat.

Et mon père disparut sous la herse.

Le soir venu, pendant que les "Parfaits" psalmodiaient leurs prières dans les pièces qui leurs étaient dévolues, Amaury et moi, nous nous calions comme à notre habitude, contre le mur de l'escalier, pour surprendre ce qu'immanquablement le Chevalier de Caumont allait avouer à sa dame, de cette chevauchée inattendue. Nous ne voyions dépasser que les têtes de nos deux parents, le reste de leurs corps, caché par le dossier des fauteuils, était tourné vers l'âtre.

Son gobelet à la main, le Chevalier murmura en lissant sa chevelure grise.

- C'est fait ! Dieu d'en-haut nous garde ! Pourvu qu'il n'y ait pas de représailles...

Un silence accablant régna dans la salle.

- Ils sont là ! Reprit le Chevalier.
- De qui donc parlez-vous ? Interrogea notre mère.
- De vos deux fils, Amaury et Alix ; ils nous écoutent dans l'escalier.
- Venez ! Cria le Chevalier de Caumont, à notre rencontre.

Malgré nos âges de 16 et 17 ans, nous demeurions penauds quand la voix de notre père nous mandait.

- Descendez ! Répéta encore notre père ; Il faut qu'on vous parle à tous les deux !

Silencieusement, la tête basse, nous nous rendîmes près de la cheminée. Constance, sans nous jeter le moindre regard, continua à plier du linge. Le Chevalier tourna son regard vers nous sans bouger sa tête.

- Oyez ! Des choses terribles se sont passées en Avignon et des inquisiteurs sont morts. Si par malchance d'autres venaient ici pour les venger, fuyez sans vous retourner, sans vous préoccuper de nous !

Ainsi, sans plus de discours, notre père, d'un geste significatif nous fit déguerpir.

Quand des jours plus tard, nous mangions le soir "la boa soupa", le Chevalier questionna tous les servants et